

# À l'ombre du badamier

Le vent cherche à nous déplumer, le badamier et moi, fait chavirer de ses branches des feuilles aux reflets ocre. D'ici, tout, ou presque, m'est familier : les *ménés*<sup>1</sup> de terre humide, le balancement tranquille du bigaradier, la maison aux volets fatigués, écrasée cet après-midi sous l'ombre dense du grand baadaam<sup>2</sup>. J'y reviens toujours, fidèle à l'arbre, fidèle aux bipèdes humains qui vivaient là, fidèles à leurs journées lentes, apaisantes. En belle saison, c'était le meilleur des refuges, un lieu sûr où, depuis longtemps, je les observais planter, choyer ce jardin, comme s'il avait fait partie d'eux-mêmes, de leur famille. Et il n'y avait pas de chat ; sécurisant pour la mère que je suis.

Il y a bien des lunaisons, des rires foisonnaient dans cette petite forêt, dans leur refuge aussi. Surtout le sien, à elle, l'humaine aux cheveux enroulés, à la joie douce comme un gazouillis. Elle aimait se tenir à couvert du badamier, juste là, un peu en contrebas de ma branche favorite. Avec son large chapeau comme un nid retourné, elle amassait les feuilles tombées, toujours le bonheur au bec. Parfois, elle babillait pour moi — ou pour elle-même. Ou peut-être pour lui.

Le plus souvent, c'était lui qui s'occupait du jardin. L'humain au plumage autrefois gris passait de longues heures à arracher les mauvaises herbes, couper les branches mortes, aménager les *ménés*. Il plantait toujours un tournesol pour moi — ou, était-ce pour elle ? Parfois il nous rendait visite, prenant soin de ne pas brusquer ma nichée, un sourire timide aux lèvres, plus réservé que le sien à elle. La première fois, ne connaissant pas ses intentions, je lui avais administré une rafale de coups de bec bien nourrie sur le crâne, dans le cou.

De là-haut, je les regardais, jour après jour, leurs gestes rythmant mes couvaisons. Ils chérissaient ce jardin comme moi j'aimais mes oisillons.

Puis un jour, tout a changé. Leurs gazouillis se firent plus rares, jusqu'à se taire. Une présence, plus dense que celle du badamier, s'était installée dans le jardin, s'étirant entre les fleurs. L'humaine revenait seule, moins lumineuse, et même lorsqu'elle souriait, son visage semblait recouvert d'un voile sombre. Elle s'occupait moins souvent des glaïeuls ou des rosiers — j'aime leurs couleurs et leurs parfums subtils —, oubliant parfois mon tournesol. Quant à lui, il n'apparaissait presque plus. Du temps où il pouvait encore se poster sur ses pattes, un peu raide, comme s'il s'était bloqué le croupion, il venait écouter nos vocalises, à mes camarades et moi, dans la pénombre du soleil tombant. Mais, il y a deux saisons, lorsque l'air était devenu plus frais, les pluies plus abondantes, il avait commencé à rester assis, immobile, dans une chaise qu'elle, ou l'autre humaine qui ne faisait que pépier, faisait rouler sous le petit abri derrière la maison. J'y avais déplacé mon nid pour les mauvais temps à venir.

Chaque fin de journée paraissait encore rabougir un peu plus l'humain au plumage désormais blanc. Nous passions des heures à contempler le jardin, un peu moins fleuri qu'auparavant, jusqu'à ce que la lumière déclinante fasse ramper une longue traîne dans tous les recoins. Il était là, le regard vague, détaché, les yeux posés quelque part, loin derrière le feuillage, par-delà un brouillard. De mon nid, je l'épiais, sentais que sa flamme intérieure vacillait, comme lors des jours de pluie, quand le ciel refuse de se raviver.

Je me souviens d'un matin, un jour de *farine*<sup>3</sup>. L'humaine aux cheveux enroulés l'avait accompagné jusqu'à l'abri. Elle l'avait déplacé dans cette chaise qui roule avec précaution, comme si sa carcasse était devenue aussi fragile qu'une coquille d'œuf. Il lui avait péniblement tendu un papier, les mains tremblantes, de la rosée avait coulé de ses yeux. Ils avaient échangé quelques mots,

---

<sup>1</sup> *ménés* : en créole réunionnais, planches de culture ; ici, fait référence aux parterres

<sup>2</sup> baadaam : badamier en hindi

<sup>3</sup> *farine* : farine de pluie ; ici, pluie fine et intermittente, bruine

## *À l'ombre du badamier*

elle s'était penchée vers lui, son visage aussi assombri que ces jours qui vous détrempent les pennes<sup>4</sup>. Puis elle était partie, le laissant avec pour seule compagnie le crissement des gouttes sur les feuilles et le chant hésitant de certains de mes congénères. Une noirceur imprégnait alors tout le jardin...

Quelques jours plus tard, j'avais vu l'humaine planter le papier en terre, dans un coin près du badamier. Il n'a jamais poussé. Normal, c'était la période où l'arbre perdait toutes ses feuilles, et je n'avais jamais remarqué autre chose que des anthuriums en pot fleurir à cet endroit.

Deux hivers avaient passé depuis la tentative de plantation ratée. Lui, ressemblait à certaines branches du bigaradier, desséché, accroché à un tronc, mais sans force ni sève. Nos moments sous l'abri avaient fané, s'étaient dissipés. Le baadaam, lui, avait continué de grandir, ses feuilles s'étaient renouvelées.

Il y a quelques nuits, un soir de lune cuivrée, j'ai aperçu une ombre se tenir à côté de l'humain. Pas celle d'une des humaines, non. Quelque chose de différent, de plus silencieux que le silence, une forme subtile presque invisible, absorbant toute clarté autour d'elle. Elle semblait chuchoter, là, dans ma cervelle, comme quand le vent s'immisce à travers les feuilles du badamier. Le bec de l'humain au plumage encore plus blanc ne bougeait plus à cette époque, mais son visage avait pris une expression étrange. Dans ses yeux, il y avait cet affolement, comme quand la silhouette furtive d'un satané prédateur se glisse entre les rosiers. De ma branche, je pouvais presque sentir ce souffle glacial, qui vous hérissé les plumes. Une sensation qui, d'habitude, me décide à déplacer le nid sous l'abri, loin des menaces du gros temps.

Le jour suivant, son nid était vide.

À l'ombre du badamier, le vent continue son œuvre, dégrafant ça et là des feuilles, un souvenir. Le jardin, lui, s'est endormi, s'est abandonné au silence, remettant ainsi à la terre les murmures des jours passés.

---

<sup>4</sup> pennes : grandes plumes des ailes ou de la queue des oiseaux